

effacé par les préjugés de banalisation, si on ne résiste pas au choc de l'horreur pour s'en retourner et engager l'activité infinie de la « compréhension », du jugement, du récit liés à la fois à la construction de l'autonomie et au travail de mémoire conflictuel dans l'espace public.²

Il est des faits qui, à tous les stades de la recherche, créent à la fois des interdits et des ouvertures dans le travail de la pensée. Il est des faits intenable (qu'on ne peut tenir dans ses mains, que l'on ne supporte pas d'avoir devant les yeux). Il est des faits qui nous confrontent à la mort et à la destruction, et nous font vaciller dans notre puissance de vie et notre optimisme. Il est des faits qu'il faut pourtant accepter de *voir* pour commencer à les percevoir. La prise de conscience du poids des humains superflus est extrêmement difficile, fugace, toujours et infiniment à reconstruire non plus seulement en Allemagne et dans les divers pays d'Europe occidentale, mais dans l'histoire mondiale. Elle donne le vertige face au néant. La démarche pour résister à sa banalisation devient une boussole indispensable pour notre exploration des zones opaques des politiques d'immigration et du droit d'asile, des dispositifs de rétention, de détention, d'expulsion et dans d'autres domaines politiques (chômage, sida, santé, etc.), et de nous-même. Elle engage toute notre capacité à éprouver la réalité et ce qui nous en détourne (auto-immunisation contre la réalité, autotromperie, multiples mécanismes d'évitement, de « banalisation » dans les pratiques et les discours, etc.). À vivre au jour le jour un conflit politique et psychique majeur où s'entremêlent destruction, résistance et reconstruction.

2. Soulignons que, pour Hannah Arendt, ces activités sont liées entre elles et s'articulent entre les sphères privée et publique.

Même si beaucoup le dénie, les savoirs scientifiques tout comme les pratiques de citoyenneté sont radicalement bousculés par le noyau dur historique de l'invention de l'anéantissement. Accepter de *voir* l'invention des humains superflus, c'est se demander, tout en travaillant en tant que chercheur, en menant des activités de citoyenneté, comment un tel objet a pu exister, est présent ou absent de son domaine disciplinaire, ou alors tronqué dans des traces banalisées, comment il redessine un champ scientifique, des objets et l'espace public de la politique. Comment il interpelle les sciences sociales et humaines, transforme l'activité de penser, la description, l'interprétation, la narration de l'objet lui-même et de ses suites historiques. C'est se demander encore à quelles conditions il est possible que des faits s'inscrivent ou non dans le champ politique, dans la construction du savoir et de la conscience (capacité *d'éprouver, de pâtir, d'être affecté par une situation; pour comprendre, la simple activité cognitive de la raison logique ne suffit pas*) du chercheur et du travail de citoyenneté.

Ce qui a (eu) lieu n'est pas (plus) mesurable par les méthodes de calcul existantes quand on se trouve dans un monde innommable de *mégamorts*.³

3. La psychanalyste Sylvia Amati-Sas (« Mégamorts, unité de mesure ou métaphore », *Bulletin de la Société suisse de psychanalyse*, n° 18) a avancé cette notion de « mégamorts » pour réfléchir sur l'angoisse et pouvoir penser le danger de guerre nucléaire. « Il s'agit d'approcher la "guerre sans nom" (la terreur sans nom) qui nous côtoie incessamment dans notre monde nucléaire. Cette "guerre sans nom" est une guerre de quantités unimaginables. Nous avons l'impression de livrer passivement la destinée de chacun aux signes mathématiques et à la concrétude des données statistiques et informatiques. Les valeurs de l'ère technologique sont des valeurs froides et désaffectées qui conviennent à notre besoin de nous cacher à nous-mêmes notre peur et notre angoisse de mort. Je vous propose d'essayer d'imaginer, le "climat" de la question. La

Quand, devant le néant possible, l'imprévisibilité, on ne peut rien faire du point de vue de la maîtrise scientifique, des outils, des concepts de la tradition, des catégories scientifiques disponibles, la tentation est tout simplement de ne pas l'envisager (forme de dénégation qui accompagne l'activité scientifique notamment, et aussi les sciences sociales et humaines). Donc de ne pas l'imaginer. De ne pas le percevoir. De ne pas le penser. La nouveauté des faits inscrits dans le creuset de l'anéantissement exige un imaginaire de l'impensable, de l'irréremédiable, une sorte de toute-puissance incertaine de la curiosité exploratoire pour anticiper l'inconnu inscrit dans l'ordre de la mort individuelle et du genre humain. Depuis le xx^e siècle – et peut-être même depuis la Renaissance en Occident – l'inconnu n'est en effet plus seulement la mort individuelle mais la fin du genre humain, sa disparition de la planète réduite à un désert – une métaphore utilisée par Hannah Arendt. Ce fait pose de nouvelles exigences pour le savoir, l'activité de recherche et de citoyenneté. En faire l'économie, c'est prendre le risque de sombrer dans le nihilisme ou dans la mélancolie. C'est une *épreuve* complètement nouvelle d'optimisme paradoxale que le chercheur et la société doivent accepter de *pâtir* (*souffrir*) pour survivre, pour reconstruire l'avenir. Pour connaître, agir, créer dans une autre logique que celle de la toute-puissance du «surhomme» de Nietzsche, de certaines de ses dérives interprétatives. Elle renouvelle radicalement la position «d'étonnement socratique» à la

(Suite de la note 3 de la page précédente) puissance des attaques nucléaires se mesure en mégamorts = millions de morts. Ainsi, une attaque nucléaire peut provoquer entre 10 et 20 mégamorts, et cela selon les fluctuations des vents et les conditions atmosphériques! etc.»

base de la démarche philosophique, des sciences et aussi de l'invention politique. Kostas Axelos dans son œuvre a dessiné des ancrages d'une position de «questionnement» contemporain à propos de la technique. Après Hannah Arendt, il a ouvert des voies à un étonnement exploratoire qui intègre les objets, les techniques, les outils de la modernité.

La prise en compte de l'invention des humains superflus transforme l'approche des faits, leur description, leur interprétation et aussi leur narration, tout en transformant le chercheur, le citoyen. Il transforme à la fois le regard épistémologique sur les faits et l'approche sémiologique des discours. Dès lors, qu'est-ce que la description, l'interprétation, la narration depuis cette nouvelle situation, cette place «sans précédent», selon les mots de Hannah Arendt? Comment décrire, interpréter, raconter l'histoire passée, la rétention, la détention et l'expulsion d'étrangers et leurs liens au passé dans les pratiques de discours? À propos de la rétention, de la détention, de l'expulsion d'étrangers aujourd'hui, qu'est-ce qui est décrit, interprété, raconté, ou caché, comment, par qui, pourquoi? La multiplicité des travaux sur les trajectoires des migrants oblige à se poser la question des intérêts en jeu. Quel statut ont alors les deux dénégations historiques dont nous avons parlé et la manière dont elles sont tissées entre elles dans les pratiques que nous observons et dans nos propres pratiques aujourd'hui?

Il ne s'agit pas seulement d'images, de mots, de catégories mais de perspective, d'enjeux, de sens du savoir et de la citoyenneté, tels que des discours les dessinent, donnent prise sur le présent, l'avenir dans leur lien au passé proche et de longue durée. La manière de repérer les nœuds de résistance, de

crystallisation des contradictions dans les lignes de force, les chaînes de faits, les schèmes de discours, ou alors les ruptures, les explosions, ou encore d'étranges combinaisons entre des dissimulations et des passages à l'acte souterrains sont autant de lieux où il faut exercer une « attention flottante » pour tirer le fil de la description et de l'interprétation, et aussi du récit.

On ne décrit pas une étoile comme on décrit les fours crématoires. On ne raconte pas l'histoire des camps d'extermination comme on raconte un conte de fée à un enfant. La structure, le rythme narratif, le temps de la narration⁴ n'ont rien à voir avec la narration traditionnelle. « En politique, dire c'est faire », écrivait Pierre Bourdieu quand il s'interrogeait sur la pratique scientifique. Mais que signifie cet adage quand il concerne le noyau dur de l'anéantissement ? Le fait incommensurable de l'anéantissement interroge radicalement l'action humaine politique et scientifique et le dire. Il fait éclater les catégories, la structure du récit. Il met même en péril la pensée, la parole, la construction de la vérité et de la communication. Dans un paysage de ruines, le temps et l'espace sont à reconstruire. Avec d'autres rythmes, d'autres lieux. « Tous les registres disponibles pour parler d'une façon cohérente de l'expérience concentrationnaire restent manifestement incapables de rendre compte de cette expérience dans ce qu'elle a de personnel, c'est-à-dire en ce qu'elle touche directement l'identité de la personne », écrit Michael Pollak dans son travail sur le maintien de l'identité sociale.⁵ La

4. Pensons au long silence qui a précédé les nombreux témoignages des camps.

5. Michael Pollak, *L'Expérience concentrationnaire*, tome I, Métaillié, Paris, 1990, p. 248.

découverte de Hannah Arendt transforme radicalement le travail d'élucidation en mettant radicalement en cause la toute-puissance de maîtrise du réel. Il transforme le silence⁶, la parole, ainsi que leurs liens. Il transforme le travail de mémoire individuelle et collective. Par ailleurs, il transforme aussi les liens entre perception, intention et action, autonomie et hétéronomie, le contenu de l'obéissance (*loyalty*), de ce qui est appelé « le devoir de fidélité à l'État » pour les professionnels de la fonction publique, de la soumission à un système criminel d'anéantissement. Il suffit de lire Anna Novac, Ruth Kluger, Primo Levi, Robert Antelme, David Rousset, Jorge Semprun ou le deuxième volume des *Origines du totalitarisme: Le Système totalitaire*, de Hannah Arendt pour en soupçonner la radicale transformation.

Après l'invention humaine de l'anéantissement au xx^e siècle... rien n'est plus comme avant. On ne peut plus regarder l'histoire, l'avenir, les faits, le monde comme avant. Il faut accepter de les voir en face. Il faut accepter qu'ils nous échappent sans cesse. Résister à l'horreur, accepter la souffrance, la désespérance qu'ils provoquent en les affrontant. La réflexion exige d'interroger les dénis, les oublis, de travailler sur l'ambiguïté ambiante dans laquelle on est pris au plus intime de soi-même. De s'arrêter là précisément où l'horreur nous saisit ou alors là

6. Le silence peut s'expliquer par le fait qu'il n'existe « aucune possibilité de rétablir une justice », par le fait de l'« étrangeté » de l'objet-pivot (rien à quoi pouvoir l'associer), par la difficulté à situer cette expérience dans la morale courante, l'impossibilité d'évoquer un traumatisme, la culpabilité d'être vivant ; « Les récits de déportés peuvent représenter une mise en question, difficilement admissible, des conditions de validité de valeurs tenues pour inaliénables. » Michael Pollak, *L'Expérience concentrationnaire*, op. cit., p. 248-250.

où les faits résistent, où le désir de fuite devient lancinant, où l'oubli s'installe. Où la pensée patine, peine à imaginer, à nommer, à se rappeler, à voir, à percevoir, à parcourir. Mettre en mouvement l'activité de penser pour construire une conscience historique suppose à chaque fois un travail d'arrachement à la néantisation, à l'oubli, la recréation du temps et de l'espace, de l'altérité, du rapport à la vie et à la mort. Cela suppose qu'on garde toute sa force au bord du chaos pour continuer d'accepter de *voir*, de tenir en main les faits intenable, de les décrire, de les raconter⁷ sans pathos⁸. Sur de telles bases, il est possible «d'être contemporain» du monde dans lequel on vit. Hannah Arendt redéfinit ainsi l'activité de penser, une philosophie de l'histoire, une philosophie de la politique⁹ optimiste

Pour le dire encore en d'autres termes, le travail intellectuel implique une mise en cause des prétendues objectivité et neutralité scientifiques, un déplacement et une auto-interrogation constante à redécouvrir sans cesse. Les questions que posent la délimitation d'un champ de recherche, la construction des objets ainsi envisagée, la démarche et la (prise de) position du chercheur impliquent un mouvement, une autonomisation et des choix épistémologiques, éthico-politiques particuliers dans le travail intellectuel. Elles impliquent que l'on se garde de la fuite, de la banalisation, de la médiatisa-

7. Il faudrait discuter ici la conception du récit de Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*.

8. Pensons au style d'écriture de Primo Levi, par exemple. Je n'entre pas ici dans l'immense débat du récit des faits de l'extermination.

9. Hannah Arendt, d'une part, a montré l'importance des travaux de Walter Benjamin, d'autre part, elle a posé le jugement comme étant la base d'une nouvelle philosophie politique.

tion ou, à l'inverse, de la fascination esthétisante. Elles impliquent que l'on refuse que l'invention des humains superflus soit marginalisée, qu'on se méfie de sa banalisation par certaines instrumentations ou logiques de victimes et de ce qui l'entoure dans le champ du savoir, de la recherche, de l'enseignement des sciences sociales et humaines.

La rétention, la détention, l'expulsion d'étrangers aux frontières de l'Europe alors? Les politiques d'immigration et du droit d'asile sont un des lieux privilégiés d'observation du monde contemporain où il faut prendre avec soi la boussole des *humains superflus*. En bref, une interrogation solidement ancrée dans l'histoire, le temps, l'espace, la vie, la mort, dans les lieux de rupture, pour analyser ce qu'il se passe dans ces politiques permet d'observer des phénomènes plus généraux qui touchent non seulement ces politiques, mais l'ensemble de la société contemporaine. Que nous regardons ébahis mais que nous peinons à *voir*. À cause de la prégnance de l'angoisse et de la désespérance face à la violence, à l'horreur. Des attaques du cadre politique et du droit. Des atteintes à l'autonomie par la compromission, le mensonge politique, que l'on peut voir comme une des formes actuelles du *mensonge totalitaire* aujourd'hui, cette fiction déréalisante, dé-responsabilisante où se mêlent l'acte de dissimuler et l'acte de détruire. Qu'il faudrait pourtant soumettre à l'activité de jugement. «Ne t'abandonnes jamais, ne t'écarte jamais/en chemin ne dis jamais/je n'en peux plus et je ne vais pas plus loin», écrit le poète Juan Goytisolo.¹⁰

10. *Palabras para Julia* («Mots pour Julia»), chanté par Paco Ibañez: «Nunca te entregues, ni te apartes junto al camino, nunca digas no puedo mas y aqui me quedo.»

ACCEPTER DE VIVRE LA COLÈRE,
L'INQUIÉTUDE, LA DÉSESPÉRANCE

En suivant pas à pas les mesures adoptées en Europe et en Suisse depuis le début des années soixante-dix, et en vivant dans ce climat, après avoir plongé une nouvelle fois dans les sources des Première et Deuxième Guerre mondiale et de l'anéantissement, j'en suis arrivée à me demander : comment les experts du CICR qui ont visité les camps d'extermination à l'époque nazie, s'ils étaient appelés aujourd'hui dans les lieux de rétention, de détention, d'expulsion d'étrangers, décriraient-ils ce qu'ils auraient devant les yeux ? Comment caractériseraient-ils la chaîne des dispositifs et des outils de rétention, de détention et d'expulsion d'étrangers en écrivant leurs rapports ? Nous avons un avantage sur eux quand, sur leurs épaules, nous lisons leurs rapports. Nous connaissons, ce qu'on pourrait appeler « la fin de l'histoire » des massacres des deux guerres mondiales. Malgré les révisionnistes, nous ne pouvons pas ignorer ce qu'il s'est passé à Auschwitz, quand nous acceptons d'analyser les politiques d'immigration, du droit d'asile, mais aussi les politiques humanitaires dans les zones de conflits de « haute intensité ».

Aujourd'hui, nous ne connaissons pas la fin de l'histoire de la rétention, de la détention, des expulsions d'étrangers, des blocages sélectifs aux frontières, d'une politique de durcissement systématique du contrôle policier au détroit de Gibraltar, aux frontières des pays de l'Est, durant le séjour provisoire, la fin de l'histoire de la surexploitation dans les lieux de travail. Nous connaissons les effets d'une rétention qui change de nature en passant de la « dissuasion » à venir dans l'hémisphère « nord »

demander du travail ou une protection de la vie et de la liberté (droit d'asile) à la destruction du droit d'asile par la « protection provisoire », à la détention pour aboutir aux expulsions en force.¹¹

Depuis la position d'ancrage repérée et choisie, on peut alors accepter d'envisager l'éventualité, la potentialité de traces d'anéantissement dans le monde contemporain des politiques migratoires. La séparation en domaines, qui fonde des recherches séparées (par exemple : guerre, armement, chômage, politique de la santé, politique du sida, politiques d'immigration et du droit d'asile, politique humanitaire, etc.), empêche une vue d'ensemble des processus en cours. Les faits épars ressemblent à des taches sombres de goudron dispersées sur la mer agitée. Le champ dévasté est éclaté. Il faut reconstruire une vision globale à partir du noyau dur des humains superflus et des sans-État de l'histoire du xx^e siècle pour dégager les objets et les enjeux d'un savoir et son sens aujourd'hui.

On est alors tout aussi sensible aux dangers qu'aux formes de résistance des expulsables eux-mêmes et de ceux qui sont solidaires avec eux dans divers lieux en Europe. Parmi les moyens utilisés par les expulsables, on peut constater que le refus de présenter leurs papiers, de dévoiler leur identité, de collaborer à l'établissement de leur identité, de refuser d'apposer les empreintes digitales, le fait de décliner « l'aide au départ », et même celui de disparaître dans la clandestinité, sont autant d'infimes résistances. Il faudrait parler ici aussi des multiples

11. Un avocat a montré comment la politique d'asile suisse à l'encontre des Kosovars a rejoint l'épuration ethnique d'ex-Yougoslavie. Cf. Christophe Tafelmacher, « Quand la "protection provisoire" et les renvois forcés du droit d'asile en Suisse rejoignent "l'épuration ethnique" », *Cahiers du CEMRIC*, Strasbourg, n° 16-17, 2002, p. 155-173.

microrésistances de professionnels (policiers, assistants sociaux, pilotes, médecins, infirmières, etc.), de citoyens, et même de certains cantons, *Länder*, provinces (Suisse, Allemagne, Italie), dans les États fédéralistes à l'application d'une politique qu'ils n'approuvent pas. En l'absence de conflits interétatiques sur le sujet, à part de rares exceptions (le refus de l'aide liée est actuellement un objet de litige dans l'Union européenne), les conflits intra-étatiques face à la mise en place de dispositifs transnationaux par des instances policières « intergouvernementales » qui tentent d'échapper au pouvoir politique et judiciaire des États, du parlement européen et de la Cour européenne des droits de l'homme sont particulièrement intéressants à observer. Dans une situation de plus en plus restrictive, on est frappé de constater que la soumission imposée par le « haut » n'est pas toujours acceptée, ni par les migrants, ni par les professionnels, ni par les citoyens, ni même par certaines instances étatiques qui sont appelées à appliquer les mesures (par exemple, certaines villes ou cantons en Suisse face aux expulsions de sans-papiers).

J'en tire une conclusion épistémologique et éthico-politique concrète pour décoder les faits d'aujourd'hui. Il est indispensable de conjuguer l'observation actuelle avec un travail de mémoire, un élargissement du champ d'observation, un aller-retour entre les faits contemporains et l'expérience historique « sans précédent » du xx^e siècle et sa lointaine genèse, l'ancrage dans le noyau dur de l'anéantissement et de son sens. En clair, le travail de mémoire, dans les conditions décrites, est un choix incontournable pour tout chercheur des sciences sociales et il devrait l'être pour tout travail professionnel (travailleurs sociaux, médecins, poli-

ciers, personnel d'administration, etc.) et de citoyenneté. Il est par ailleurs fondamental de prendre en compte la dialectique de l'histoire, à savoir d'être attentif à la fois à la domination dans ses formes ambiguës et extrêmes, et aux formes concrètes de résistances, même les plus infimes, les plus limitées.

RÉSISTER À UNE CULTURE D'ANÉANTISSEMENT

À quelles conditions est-il possible de changer le monde en ne prenant pas le pouvoir¹², le pouvoir de domination, sous la forme de ne pas lui *consentir*¹³ tout en demeurant actif? Poser une telle perspective implique d'élucider une *praxis* avec des actions d'émancipation sensibles à l'importance indépassable d'un cadre pour la politique et engageant à la fois une transformation des conceptions traditionnelles du cadre, du système politique (État, partis, syndicats), des formes de l'action collective et de l'autonomie individuelle. Il s'agit de résister pour pouvoir agir, au plein sens du terme.

Résister, dans le sens commun, c'est « s'arrêter », c'est « résister à », c'est *durer*. C'est ne pas céder sous l'effet d'une force, c'est ne pas être détruit, ne pas être affaibli (par ce qui menace l'organisme), c'est supporter sans faiblir (ce qui est moralement pénible, dangereux), c'est encore se maintenir, survivre, nous dit un dictionnaire (*Petit Robert*). La résistance, c'est opposer sa force à une autre force dans la durée, c'est préserver, ne pas se laisser affaiblir, ne pas laisser détruire sa puissance d'action par un péril moral « pénible » ou par un danger.

12. *Contretemps*, n° 5, 2003.

13. Un autre texte montre que céder ce n'est pas forcément consentir (Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique*, Côté femmes, Paris, 1991, p. 131-227).

Françoise Proust a développé une réflexion philosophique originale en s'appuyant sur l'éthique de Spinoza, les travaux de Michel Foucault et de Sigmund Freud. Elle déplace et dynamise la vision univoque que nous pouvions avoir de la résistance (résistance à l'oppression, au sens classique du terme). Elle montre que la résistance moderne prend naissance avec l'État (Hobbes, Kant). Elle développe une analytique de la résistance (au pouvoir, à l'état des choses, à l'histoire, à la destruction, à la mort, à la guerre, à la bêtise, à la paix, à la vie nue) où elle analyse les conditions stratégiques de possibilité de cette forme d'action spécifique ancrée dans le corps des individus. Elle lui donne un sens à condition de comprendre qu'elle n'est pas un moyen en vue d'une fin, qu'elle est un *fait* et non un devoir. La résistance *est dans l'objet*, elle *est dans l'Être*. La résistance n'est pas un «non-être ou un néant», elle est un «contre-être» avec une logique du double et une loi du contre.

La résistance est un double mouvement. D'un côté, elle est archaïque, réactionnaire, au sens où elle réagit et ne fait que répondre à un événement antérieur (elle ne «commence» rien, contrairement à l'action, comme nous le verrons avec Hannah Arendt). Elle dit non. Elle se place en position défensive. De l'autre côté, elle pose un inconditionné, elle exige l'impossible. Et par là même, elle ouvre des possibilités impensées, elle permet d'imaginer des issues jusque-là impensables. En «agissant sa réactivité», toute résistance détourne les forces de mort qui la font pourtant si tenace. Dans la résistance, il y a résistance de la mort et à la mort, et donc il y a des agencements vie-mort en jeu.

La résistance, explique Françoise Proust, est un étrange mouvement combinant «un boitement et

une claudication».¹⁴ «Être sur tous les fronts sans chercher l'affrontement, batailler sans livrer bataille, guerroyer sans faire la guerre.» La résistance, d'un côté, impose la prudence, qui implique de «calculer sa marge, toujours mince, de manœuvre, se méfier des attitudes suicidaires et, d'une certaine manière, se tenir dans les limites du possible et du réalisable maintenant». Mais, de l'autre, elle suppose la capacité de faire preuve d'imprudence, d'excès, de folie, de savoir risquer le tout pour le tout... «la vraie prudence est celle qui, d'avance, agit conformément à ce que, par imprudence, elle avait initié, lancé, osé». La résistance, pour Françoise Proust, combine aussi «la plus grande impatience et la plus grande patience», «voire la plus grande impassibilité». «Se tenir ou revenir avec entêtement à la même place, par une ténacité obstinée refuser d'accompagner le cours "naturel" du temps et changer d'office avec lui réclame une vertu d'attente». Une attente «vide», «gaie et joyeuse.» La résistance implique d'être à la fois réaliste et idéaliste. Elle implique d'agir à la fois du «dedans» et du «dehors» pour faire surgir un «dehors» qui contamine et déplace les formes et les idées propres des actions du «dedans». Il restera à voir de plus près ce qu'il en est de l'action, ce que nous dit Hannah Arendt à ce propos (septième tableau).

14. Françoise Proust, *De la résistance*, Cerf, Paris, 1997.